



Odile Anizet

Au cœur  
de la  
tempête

Roman

Odile Anizet

*Au cœur de la tempête*

© Odile Anizet, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8067-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À toutes les familles afin qu'elles aillent à l'essentiel  
À la mienne, multiple et cabossée, comme toutes les autres,  
À toutes les femmes d'ici et d'ailleurs.

# I

Avec la vivacité qui lui était coutumière, elle ouvrit la porte de son appartement et descendit les escaliers en sautillant. Sa nuit avait été parfaite : Julien et son amour débordant qui s'accordait si bien au sien, un sommeil profond sans rêve et un réveil en douceur sous les caresses de son amoureux. Celui-ci passait parfois la nuit avec elle mais, en dépit des dépenses supplémentaires qu'occasionnait cet arrangement, ils avaient décidé de faire « domicile à part ». Il était loin le temps où la vie commune des conjoints était obligatoire ! Ils pensaient ainsi éviter un quotidien susceptible d'abîmer ce qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, échappant ainsi à une routine souvent facteur de conflits. Les dissensions, qui débouchaient souvent sur de la violence, elle le savait, pouvaient être occasionnées par la cohabitation forcée. Son travail au sein de l'association « femmes et partage » lui en faisait chaque fois la démonstration et parfois, un logement plus grand, un travail ou un espace d'écoute suffisaient à apaiser les tensions, mais parfois seulement.

En tout état de cause, et ce, depuis bien longtemps, ce matin-là, elle était heureuse. Tout son corps le disait au monde : ses jambes légères effleurées par la corolle de sa jupe, ses cheveux frisés domptés en un gros chignon touffu encadrant un visage rayonnant. Elle se sentait particulièrement belle, comme si la nuit avait lavé les craintes de la veille. Oh, ces craintes concernaient surtout les autres. Qu'avait-elle à gagner qu'elle n'ait pas ? Elle vivait à Paris depuis quelques années après un long séjour en Angleterre. Elle s'était, pour l'instant, résolue à exercer son métier de journaliste dans l'Hexagone. Elle verrait plus tard, quand elle aurait envie de calme. La Guadeloupe, berceau de sa famille, lui tendait les bras et les quelques séjours de vacances qu'elle y avait effectués quand elle était plus jeune lui montraient qu'une famille l'attendait. Un bref séjour s'annonçait pour la Noël. Les billets d'avion étaient pris. Julien l'accompagnerait et elle pourrait le présenter à la famille. Autant, elle se réjouissait de partager les traditions, le chanté Noël, les visites au voisinage, le boudin, le ragoût de porc et les pois de bois, autant elle appréhendait ce voyage qui lui donnerait, elle le croyait, quelques réponses à ses questions. Cela lui permettrait aussi de mettre à distance le chagrin qu'elle avait d'avoir perdu son amie-sœur, un mois plus tôt.

Elle croisa Jeanne, la dame d'un certain âge qui vivait seule avec ses deux

chats. Elle l'avait connue à la fête des voisins et avait découvert à cette occasion combien les gens se ressemblent : même besoin d'être reconnu, même envie de partager, de se dire, de raconter les bons et les mauvais moments d'une existence somme toute fort semblable à celle des autres. Il y avait aussi cette convivialité sans fard, cette humanité partagée d'où naissait, le temps d'une soirée, une belle fraternité. Jeanne avait dit sa vie d'avant, quand elle dansait au Moulin Rouge et qu'elle croisait chaque jour une petite fille. L'enfant entraînait regarder les répétitions, intriguée par les longues jambes des girls balayant en ciseau toute la scène et les costumes flamboyants qui brillaient sous les spots. Elle était devenue peu à peu la mascotte de la troupe, présente à toutes les répétitions et les soirs de représentation. Chaque fille venait lui toucher les cheveux, comme on fait d'un talisman avant une épreuve. Sa mère, une pauvre femme qui vivait de ses charmes, venait la chercher quand elle avait le temps. Simone, car ainsi se nommait la petite, avait grandi parmi les danseuses puis avait rejoint la troupe. Pour Jeanne, c'était la rencontre de sa vie et elle ne se lassait jamais de raconter cet épisode. On écoutait en silence, comme un hommage à la narratrice, même si parfois certaines lèvres dessinaient avant l'heure les mots maintes fois entendus.

Elle s'engagea dans la rue Losserand pour rejoindre le journal et la conférence de rédaction. La vitrine du magasin de jouets lui renvoya l'image d'une jeune femme dynamique, habillée avec soin. Son travail lui plaisait. Elle menait une rubrique intitulée « regards sur la rue parisienne » où elle mettait en scène par flashes successifs quelques images du quotidien saisies au vol : un parapluie qui vole, un homme le rattrape et c'est un coup de foudre ; un enfant perd son ballon, un vieux monsieur le trouve et c'est le début d'une belle amitié ; un chien halète derrière un féru de sport puis s'arrête pour suivre un congénère ; une marchande des quatre saisons propose les premières fraises ou un pauvre hère arpente le trottoir à la recherche d'un mégot et trouve un billet de banque. Le clin d'œil de la ville à ses habitants. La jeune femme observait ce petit monde avec délice, se postant dans des lieux de passage, fréquentant cafés et musées, boutiques et marchés, à la recherche de sujets incongrus. Elle pensait souvent à Inès, sa tante romancière, qui, comme elle, s'attachait à raconter la vie des gens, parvenant à saisir les petits moments propices aux crises ou aux grands événements de la vie, mettant à nu, grâce à des personnages habilement campés, tout le processus et la complexité de l'existence. Elle en avait lu tous les romans. Laura, la sœur d'Inès, était bien différente, s'étourdissant dans les lieux à la mode, les rallyes ou les conférences. C'était une célèbre avocate qui vivait seule,



entourée d'amis encombrants et bruyants. C'est ce qu'avait rapporté Inès à Sophie, sa cousine. On passerait les vacances au pays plutôt dans la maison d'Inès, nichée dans la campagne du Nord Grande-Terre que dans le splendide appartement de Laura qui surplombait la mer Caraïbes.

Soudain son téléphone vibra. Elle s'arrêta devant l'entrée de la station.

— Inès vient d'appeler : man Lina est décédée, lui annonça Sophie. Il faut que tu y ailles. Moi, je n'en ai pas le courage et le médecin estime que je ne peux plus prendre l'avion. C'est l'occasion, ma chérie.

Elle sentit monter l'émotion : ce serait difficile, c'est certain. Man Lina, elle s'en souvenait bien ! Derrière le masque austère, l'aïeule débordait de générosité pour tous les enfants, les siens comme ceux des autres. Qui contait les histoires de compè Lapin et compè Zamba, qui chantait quelque comptine des temps anciens ? Man Lina ! On disait qu'elle n'avait pas eu la vie facile : sa sœur jumelle Man Marie était décédée brutalement, à quarante ans, lui laissant la charge de ses trois enfants. Les cousins s'étaient élevés ensemble, à grand renfort de rires mais aussi de leçons de morale. On l'écoutait, cette dame si digne qui savait aussi bien distraire que transmettre le monde d'hier. Et il n'était pas rare qu'elle offrît à tous les petits du quartier quelque doukoun avec un verre de jus de cythères ou d'oranges de son jardin. Et maintenant, man Lina allait rejoindre sa sœur.

La jeune femme s'assit à la terrasse de la brasserie du Métro, incapable de répondre. C'était arrivé. Elle se ressaisit : oui, elle irait. Il suffisait qu'elle sache rapidement quand auraient lieu les « cérémonies » afin qu'elle puisse s'organiser. Sophie lui demanda d'appeler directement Inès pour s'arranger avec elle. Ce serait plus simple ainsi.

Avec ce décès, une page se tournait définitivement pour la famille : man Lina était la seule survivante de cette génération. Elle en avait de doux souvenirs : la finesse de sa peau de câpresse, la fermeté de son bras enlaçant son corps d'enfant, le murmure d'une chanson dans le mouvement léger de la berceuse ; et le chodó qu'on servait dans l'après-midi des fêtes familiales dont la texture crémeuse et le parfum d'amande amère ravissaient les papilles ! Le gâteau fouetté dont on malaxait longuement l'appareil, la pâte de goyave dont les rubans d'ambre s'enroulaient autour de la cuillère qu'on tournait dans le chaudron en cuivre, et les thés variés, celui qui apaise les douleurs, cet autre qui

fait fuir les « limbé », ces chagrins d'amour qui tuent toute volonté, et l'amour, et la vie, non sans parfois la rigueur douloureuse des femmes de là-bas qui savent être si pudiques avec les enfants, si libres avec les hommes.

La journée se passa dans une bulle : la jeune femme parvint, malgré tout, à soumettre son travail à la rédaction. Puis elle s'attela à planifier son départ : elle partirait le plus tôt possible ; pourquoi attendre ? Julien viendrait peut-être, qui sait. Elle en profiterait pour l'intégrer dans la famille, faisant ainsi fi de tout le protocole des présentations, et Dieu sait si elle redoutait ce moment. Le soir venu, billet d'avion en poche, elle rentra chez elle, pétrie d'angoisse. Les deux étages lui parurent bien difficiles à gravir. Où était la légèreté du matin, cet engouement pour l'existence, pour la lumière ? Le soir était sombre et lourd, dénué de toute joie, de tout répit. Elle se précipita sous la douche, revêtit une djellaba bleu nuit et se servit un verre de Chablis qu'elle accompagna de quelques rondelles de saucisson d'Auvergne. Elle se devait bien ça. Puis, allongée sur le canapé, elle tenta de joindre Laure pour lui dire son soutien. Pas de réponse, rien d'étonnant ! Elle laissa un message en veillant à ne pas larmoyer- Laure détestait les effusions sentimentales- Puis elle appela Inès qui, la surprise passée, accueillit avec joie sa venue. Qu'elle ne s'inquiète pas ! Elle irait la chercher à l'aéroport. Et Laura, comment allait-elle ? Inès n'en avait pas que peu de nouvelles. Elles se voyaient le jour-même pour préparer les obsèques.

Julien, qu'elle eut ensuite au téléphone, regretta de ne pouvoir l'accompagner : son métier de professeur l'enjoignait à rester. La rentrée venait de se faire et c'était un moment essentiel pour un enseignant. Il la déposerait à l'aéroport et l'appellerait chaque soir. Même loin d'elle, il serait présent par la pensée.

Le lendemain, quand il arriva, la jeune femme se réfugia dans ses bras. Encore une épreuve à traverser ! Comme elle redoutait d'aller là-bas, sans lui, dans ce pays qu'elle connaissait si mal ! Julien la rassura : elle était forte. Elle avait en elle toutes les ressources pour passer ce cap difficile. Elle l'avait déjà prouvé. À l'aéroport, il l'étreignit longuement et la regarda partir de l'autre côté du poste de sécurité : il l'aimait, il serait toujours là pour elle. Elle le suivit des yeux tant qu'elle put. Elle reviendrait bientôt.

L'avion était à moitié vide. Elle put s'allonger et se reposer. Elle songea à la confiance qu'on accordait à la technique : cet avion, ce minuscule point dans l'immensité du ciel, transportait des vies humaines. Les vents, les orages, les



courants, la nature pouvaient en faire leur jouet et des hommes devaient se fier à d'autres hommes ! Cela l'interpella. Les huit heures passèrent bien vite : elle avait pris un somnifère, en prévision des jours à venir qui seraient intenses en émotion et en fatigue.

## II

À l'arrivée, elle retrouva avec bonheur l'atmosphère des Caraïbes : la biguine qui accueillait les voyageurs, le souffle chaud de l'air tropical à la sortie de la salle d'embarquement et les bras affectueux d'Inès. Vêtue d'une robe créole qui mettait en valeur sa généreuse poitrine et ses bras dodus, sa tante affichait son embonpoint sans complexe, comme un écho à sa démonstrative affection.

— Bienvenue, Emma. Tu n'as pas changé ! Toujours aussi jolie ! Qui penserait que ça fait si longtemps ? Dix ans ! En dépit des circonstances bien tristes, nous sommes heureuses de te retrouver. N'est-ce pas Laure ?

Derrière elle se tenait une grande dame élancée et élégante aux courts cheveux gris, vêtue d'un fourreau de soie grège. Laure, car c'était elle, esquissa un sourire crispé et l'embrassa du bout des lèvres. Elle lui sembla impatiente de couper court aux effusions des retrouvailles et s'éclipsa d'ailleurs après un bref aurevoir.

Qu'était-elle venue faire sinon un acte de présence ? Et pourquoi ? Pour jouer, malgré tout, son rôle de mère ? se demanda Emma. Est-ce ainsi qu'on montrait la volonté d'établir des rapports plus sereins ?

La valise fut chargée dans la voiture d'Inès et, en dépit de sa fatigue, la jeune femme se réjouit de faire le trajet avec sa tante. Elle en connaissait le bagou, elle savait qu'elle aurait droit à tous les cancans du jour, même si les circonstances ne s'y prêtaient guère. Le trajet jusqu'à Port-Louis se déroula dans la bonne humeur. La maison se trouvait dans le bourg, une jolie case colorée aménagée à l'image de sa propriétaire : des coussins rebondis, des meubles anciens et surtout une véranda qui donnait sur un minuscule jardin où trônait une balancelle. Deux chats dormaient en boule sur le canapé. C'est tout juste s'ils ouvrirent un œil à leur arrivée. C'était l'heure de dormir ; viendrait plus tard le temps de la chasse et l'on trouverait sûrement au matin quelques plumes ou la queue d'une souris.

Inès installa sa nièce dans une petite chambre confortable puis l'entraîna vers l'extérieur où se trouvait la cuisine, attenante à la maison, comme c'est l'usage dans l'habitat traditionnel. Elle servit une citronnade glacée et quelques rochers au coco et elles s'assirent sur la balancelle.